

CECI N'EST PAS UNE CONCLUSION : DISCUSSION À PROPOS DE LA CONTRE-CARTOGRAPHIE

Avant de publier cet atlas qui n'en est pas un, nous avons invité des cartographes critiques engagés dans le militantisme, l'art et le monde universitaire à réfléchir aux contre-cartographies en général et à notre non-atlas en particulier. Il s'agissait de mener une réflexion sur notre compréhension des cartes et des atlas, notamment sur leur conception, mais aussi sur d'autres aspects de la contre-cartographie et sur les moyens de l'encourager. Nous ne prétendons pas avoir fait le tour de ces questions et souhaitons plutôt clore ce livre en proposant des pistes de réflexion. Il ne s'agit donc pas d'une conclusion : notre livre ne se termine pas avec cette discussion, il s'inscrit plutôt dans une cartographie en mouvement qui a commencé bien avant et qui pourrait continuer à bouger bien après sa parution.

Nous ne pensons pas que les contre-cartographies se suffisent à elles-mêmes. Pour nous, les cartes peuvent être à la fois un point de départ et un outil d'analyse pratique pour soutenir le changement local et mondial. Mais il faut faire la différence entre la carte et le territoire pour contribuer à la transformation sociale et rejoindre ce « mouvement fluide, dont les tactiques vont de la création artistique à l'action directe, en passant par l'élaboration de politiques. Ce travail lent, cumulatif et

constant à travers de nombreuses échelles d'action est ce qui crée le changement social »¹.

Pour trouver une manière appropriée de ne pas terminer cette publication, nous avons donc demandé à des cartographes critiques de réfléchir à certains enjeux, de poser leurs propres questions, de nous faire part de leurs doutes, de s'exprimer et de réagir. Nous sommes ravis de réunir ici les individus et collectifs qui ont accepté d'initier un dialogue réflexif sur ce sujet.

kollektiv orangotango+ : Pouvez-vous vous présenter ?

André Mesquita : Je suis historien et chercheur, j'écris sur l'art et l'activisme politique. Dans la pratique, j'ai utilisé des contre-cartographies dans mon travail tout en dirigeant parfois des ateliers avec des étudiant·es, des artistes et des groupes militants. Je réalise également des diagrammes pour organiser mon travail de chercheur et de conservateur. En ce moment,

1. Mogel et Bhagat (éd.), *An Atlas of Radical Cartography*, 2007, p. 12.

je suis en train de réaliser un diagramme géant pour une exposition dont je suis le commissaire².

Denis Wood: Cela fait 50 ans que je réfléchis, écris et organise des expositions sur les cartes. J'ai publié sept livres sur les cartes, certains en plusieurs éditions. J'ai également réalisé quelques cartes. Je ne les aime toujours pas³.

Felipe Martín Novoa: Je suis anthropologue à l'université nationale de Colombie. Depuis plus de dix ans, je participe à divers processus d'éducation, de communication et d'auto-organisation des communautés autochtones du sud-ouest de la Colombie. Afin de critiquer les logiques néocoloniales à l'œuvre en Amérique du Sud, j'ai étudié les stratégies de privatisation des territoires. Je collabore à la planification et à la construction de l'école de communication du Putumayo⁴.

Francis Harvey: J'ai toujours porté une grande curiosité aux cartes, en particulier aux représentations géographiques non conventionnelles. Je travaille maintenant à l'institut Leibniz de géographie régionale à Leipzig/Allemagne après avoir enseigné dans des universités aux États-Unis et en Europe pendant plusieurs années. La plupart de mes recherches ne s'inscrivent pas directement dans le champ de la cartographie critique, mais elles l'éclairent pour moi de diverses manières⁵.

2. Voir l'introduction, p. 29; andremesquita.redezero.org; voir aussi André Luiz Mesquita, *Mapas Dissidentes. Proposições Sobre um Mundo em Crise* (1960-2010), thèse de doctorat, Université de São Paulo, 2014.

3. Nous renvoyons aux articles de John Krygier et Denis Wood, p. 165 et 324 de l'ouvrage en anglais; deniswood.net.

4. Felipe est coauteur de *Geopolítica del Despojo – Biopiratería, Genocidio y Militarización*, CEPA Editores, 2016; geopoliticadeldespojo.com

5. ifl-leipzig.de/de/das-iftl/mitarbeiter/harvey-francis.html

Iconoclasistas: Nous sommes un duo formé par Julia Risler et Pablo Ares en 2006. Dans nos projets, nous combinons l'art graphique, les ateliers de création et la recherche collective. Toutes nos productions sont sous licence *creative commons* et sont distribuées via iconoclasistas.net. En 2008, nous avons commencé à expérimenter différents outils cartographiques dans des espaces de travail collectif. C'est ainsi que sont nés les ateliers de cartographie et les processus de recherche territoriale collaborative. Nous faisons partie d'un réseau dynamique d'affinités et de solidarité opérant dans le monde entier, ce qui nous permet d'élaborer des ressources ludiques et pédagogiques à partir d'un « horizon tactique » commun⁶.

Lize Mogel: Je suis une artiste interdisciplinaire et une contre-cartographe qui travaille dans les domaines de la production culturelle, de l'éducation populaire, des politiques publiques et de la cartographie. J'utilise des cartes pour rendre visible la politique des lieux, notamment les espaces verts publics de Los Angeles, les futurs conflits territoriaux dans l'Arctique et les systèmes d'infrastructure des eaux et eaux usées de la ville de New York⁷.

Liz Mason-Deese et Tim Stallmann du counter-cartographies collective: Notre collectif a vu le jour à Chapel Hill, en Caroline du Nord, en 2005. Nous utilisons la cartographie pour intervenir dans les espaces et les flux de production de la connaissance, pour contredire les représentations hégémoniques du social et de l'économie et pour construire

6. Voir l'article p. 49; iconoclasistas.net; . Sur les ateliers cartographiques, voir leur *Manual of Collective Mapping. Critical cartographic resources for territorial processes of collaborative creation* (2013); https://issuu.com/iconoclasistas/docs/manual_mapping_ingles

7. Lize a coédité avec Alexis Bhagat le livre et la collection de cartes *An Atlas of Radical Cartography*, JOAAP, 2007; publicgreen.com

de nouveaux imaginaires de lutte collective et de mondes alternatifs. Nos principaux projets comprennent des guides de désorientation, des opérations de dérive situées⁸ et des cartographies communautaires convergentes⁹.

kollektiv orangotango+ : Jeremy Crampton et John Krygier ont écrit que la cartographie critique était «une combinaison de nouvelles pratiques cartographiques et de critique théorique»¹⁰. En tant que géographes critiques, nous avons voulu axer le non-atlas sur les contre-cartographies, car elles ne sont pas reconnues par la critique théorique des cartes. Nous voulions montrer qu'un travail critique avec les cartes peut aller au-delà de leur déconstruction et que cela peut conduire à de nouvelles formes de cartographie. Nous avons donc invité certaines des personnes avec lesquelles nous pensons partager la même approche critique des cartes. Commençons par une question simple : qu'est-ce que vous n'aimez pas dans les cartes ?

Denis Wood : Je déteste l'insistance des cartes à croire qu'elles ont tout compris. Elles ne le font jamais.

Tim Stallmann : Je pense que la vraie question contre-cartographique n'est pas tant «Qu'est-ce que vous n'aimez pas dans les cartes?» que «Qu'est-ce que vous n'aimez pas dans la façon dont les cartes sont utilisées?».

8. Guy Debord a imaginé la notion de « dérive urbaine », une déambulation libre dans la ville. Voir Guy Debord, «Théorie de la dérive», dans *Les Lèvres nues*, 9, décembre 1956 et *Internationale Situationniste*, 2, décembre 1958 (ndlt).

9. Voir la carte p.32; countercartographies.org

10. Jeremy Crampton et John Krygier, «An Introduction to Critical Cartography» dans *ACME. An International Journal for Critical Geographies*, 4/1, 2005, p.11-33, ici p.11.

Liz Mason-Deese : Eh bien, je pense que les cartes sont produites avec certaines intentions et celles-ci ne devraient jamais être ignorées. Il est donc important de ne pas oublier l'aspect critique de la contre-cartographie. Je pense que ce que je n'aime pas dans les cartes, c'est qu'elles essaient de se présenter comme neutres, comme n'étant pas politiques. Cela s'oublie même dans certains projets de cartographie activiste ou participative.

Francis Harvey : Je n'aime pas leur réification et l'acceptation essentialiste qu'en ont beaucoup de personnes, même dans les sciences humaines, et le manque de distance critique par rapport à leur sélectivité et leurs biais. Il me semble que trop souvent, on a besoin de cartes dans des situations d'urgence et que les gens finissent par suivre les conventions qu'ils critiqueraient ou qu'ils s'efforceraient de dépasser par ailleurs.

André Mesquita : Je n'aime pas l'obsession avec laquelle le monde capitaliste et néolibéral aborde l'utilisation des cartes : il cherche toujours un intérêt dans la manipulation des données. Ces cartographies finissent par être utilisées comme des moyens de surveillance, d'emprisonnement, d'annihilation et de génocide des communautés et des populations.

Lize Mogel : Les cartes peuvent occulter les données et les histoires qui se cachent derrière elles parce qu'elles proposent une image totalisante du monde. De plus, étant donné l'omniprésence de la cartographie à l'ère du numérique, il y a une dépendance excessive à la géographie comme cadre de référence.

Tim Stallmann : Il y a beaucoup de choses à ne pas aimer, mais celle qui me vient à l'esprit

est la façon dont les cartes choroplèthes¹¹ à une seule variable (zones colorées) sont devenues une solution de choix pour de nombreuses agences gouvernementales et à but non lucratif, qui tentent de « démocratiser » les données au niveau du quartier ou de les rendre plus « accessibles »¹². Les cartes choroplèthes sont faciles à réaliser et s'adaptent à presque tous les indicateurs quantitatifs. Elles sont donc de plus en plus souvent le premier mode de représentation des portails de données ou des atlas de quartiers axés sur l'inégalité spatiale, comme le projet « 500 Healthy Cities », l'atlas alimentaire et environnemental de l'USDA, etc. Ces cartes fonctionnent bien pour montrer les tendances spatiales globales d'un indicateur particulier, mais finissent par confondre les différences liées au lieu avec l'espace géographique cartésien. Cela peut conduire à masquer des histoires profondes d'exclusion, d'oppression et de résistance, qui ont beaucoup plus à voir avec des corps racialisés et des structures particulières qu'avec les coordonnées de latitude et de longitude définissant un quartier ou une région donnée.

André Mesquita : Nous devons également rester vigilant·es face à notre tendance à vouloir cartographier absolument tout ce qui nous entoure, car les cartes sont des outils aux objectifs ambivalents. Elles peuvent servir à libérer, mais aussi à contrôler et à détruire, à « faire la guerre », comme le disait Yves Lacoste (1976) à propos de la géographie. Personnellement, je préfère ne pas créer de cartographies des mouvements sociaux, car bien souvent, ce type d'action peut donner

trop de visibilité à des collectifs, des espaces et des actions qui doivent rester invisibles pour l'appareil de contrôle et le radar capitaliste/militaire. Peut-être devons-nous être plus stratégiques que tactiques dans ce type d'analyse, avoir conscience des actions et des risques mais aussi des conséquences de la cartographie. Il existe des initiatives qui traitent de ces questions avec beaucoup de soin et ont conscience des effets de la production de cartes sur les histoires de résistances. C'est par exemple le cas de la cartographie réalisée par les iconoclastas : lors des ateliers collectifs organisés avec les mouvements sociaux et étudiants, tout ce qui apparaît sur la carte est discuté et approuvé collectivement¹³. Je crois que ces expériences de discussion et de prise de décision sur le pouvoir de la cartographie constituent une étape pédagogique fondamentale dans la pratique cartographique.

Liz Mason-Deese : André soulève un point important. C'est un problème auquel nous avons été confronté·es au sein du collectif counter-cartographies lorsque nous avons travaillé avec des communautés de migrant·es. Nombre de ces personnes ne veulent pas être cartographiées pour des raisons évidentes, leur visibilité pouvant être dangereuse. Par conséquent, nous avons choisi de nous concentrer sur la cartographie des régimes qui tentent de policer, de contrôler ou de produire certains types de migrant·es. Je pense que cette tendance à vouloir « tout cartographier », que j'observe beaucoup chez mes étudiant·es, demanderait à être remise en question, notamment pour ce qui concerne les mouvements sociaux.

Felipe Martín Novoa : Je n'aime ni la standardisation ni le discours d'objectivité,

11. La carte choroplèthe représente des données statistiques par des plages de couleurs ou de tons gradués (ndlt).

12. Tim Stallman ne parle pas ici de ce discours actif et intéressant, par exemple, de la Detroit Digital Justice Coalition ou du projet Our Data Bodies, qui se demandent si les « portails de données » augmentent la participation ou la surveillance des communautés marginalisées.

13. Voir l'article p.49.

ni l'impossibilité de générer un dialogue au-delà de l'œuvre créée. Je conteste tout ce qui empêcherait de produire des réactions, une narration ou une analyse de celle-ci par le public. Dans une perspective déconstructiviste de la cartographie et parce que les conceptions et les créations de nos mondes sont précieuses pour justifier nos prises de positions, nous ne pouvons pas céder ce rôle aux « expert·es » qui tentent d'homogénéiser la réalité à travers un cadre rationnel et cartésien. Il est nécessaire de rompre avec ce concept du « représentant » et du « représenté ».

Iconoclasistas : Je n'aime pas quand les cartes sont incompréhensibles, c'est-à-dire quand elles offrent très peu en termes de communication ou qu'elles sont difficiles à lire, et quand la forme devient plus importante que le contenu. Dans ce cas, les cartes deviennent des produits esthétiques tout en perdant leur valeur politique. Je n'aime pas non plus qu'on appelle « carte » une tentative, très à la mode, de recourir à une forme géographique sans aucune approche objective ou tactique.

kollektiv orangotango+ : Nous sommes d'accord. Trop d'atlas manquent de clarté par rapport à l'intention à laquelle ils obéissent. Nous constatons aussi un manque de réflexivité. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons choisi le titre de *This Is Not an Atlas* pour notre collection. Nous toutes, contre-cartographes, semblons avoir quelque chose en commun. Nous critiquons les cartes et, en même temps, nous n'arrêtons pas d'en lire, d'en utiliser et d'en fabriquer. Il semble donc que nous partageons cet amour critique pour elles. En quoi les cartes peuvent-elles être bonnes ou meilleures ?

Iconoclasistas : Les cartes sont bonnes pour préfigurer les actions, recomposer les perspectives, réfléchir à nos forces et reconnaître nos faiblesses et nos peurs. En outre, les cartes potentialisent les processus de co-recherche territoriale. Elles facilitent la réflexion à partir d'un support graphique commun. Elles transforment les interventions en quelque chose de ludique, permettant de penser à partir d'autres perspectives : moins rationnelles, plus sensibles, corporelles, émotionnelles et expérimentales. Les cartes résument rapidement des processus complexes et permettent d'esquisser les lignes directrices d'un projet de recherche territoriale, qui peut être approfondi sur une longue période. Les cartes aident aussi à composer des espaces de travail collectif dans lesquels les corps des participant·es jouent un rôle clé et s'articulent avec les autres.

Francis Harvey : Elles permettent de montrer graphiquement les connexions et les relations géographiques. Les capacités et les possibilités des cartes simples ont augmenté au cours des 30 dernières années. Simple ne signifie pas nécessairement conventionnel. Je suis convaincu que pour de nombreuses utilisations contemporaines, la carte que vous utilisez n'est pas celle de votre grand-mère ou de votre grand-père. Aujourd'hui, une carte est davantage une technologie graphique pour réduire l'ambiguïté spatiale et/ou fournir des informations géographiques dans le contexte de géographies institutionnalisées.

Lize Mogel : Les cartes nous donnent l'*illusion* que nous pouvons comprendre entièrement des systèmes vastes et complexes. Les contre-cartes peuvent nous aider à comprendre la politique du lieu.

Felipe Martín Novoa : Pour moi, ce qui rend les cartes intéressantes et pleines de possibilités, c'est précisément la capacité de narration des cartographies et les possibilités de construire divers modes de pensée sur les territoires que nous habitons. Il y a quelque temps, j'ai participé à un exercice de cartographie de l'histoire des communautés autochtones de la municipalité de Puerto Asís dans le Putumayo, dans la région amazonienne de la Colombie. Cette cartographie a été réalisée en construisant une histoire collective sur l'identité et en faisant du corps humain une carte. J'ai également participé à un projet cartographique analysant le conflit entourant l'industrie pétrolière. Cette cartographie était basée sur des ressources multimédias telles que la vidéo, l'animation, la cartographie interactive, etc. Ces travaux me font penser que les cartes sont des outils flexibles, toujours en construction. On assiste actuellement à une résurgence de la cartographie critique, en raison du besoin de personnes et de groupes de présenter des analyses critiques de la réalité qu'on leur impose. Ces personnes construisent de nouvelles propositions de re-territorialisation et d'autonomisation, basées sur l'ethnicité ou la multiplicité des genres, ou sur les « sous-cultures » hybrides urbaines et/ou rurales et leurs diversités philosophiques et idéologiques. Elles génèrent ainsi de nouveaux processus cognitifs pour un monde en crise permanente.

André Mesquita : Je pense que les bonnes cartes sont celles qui produisent de bons usages. Des cartes qui, par leurs limites, leurs informations et leurs zones vides, me permettent de créer mes propres contre-cartographies du monde. Je vois ces possibilités dans de nombreux projets d'artistes cartographes. Souvent, je ne veux pas seulement cartographier un territoire connu, mais inventer d'autres territoires, des

mondes imaginaires, des rêves et de nouvelles constellations. Ce type d'imagination radicale, rendue possible par la cartographie, est quelque chose de politiquement puissant.

Liz Mason-Deese : Les cartes ont le don de changer nos relations à la terre, au territoire, aux autres. Bien sûr, cela peut être bon ou mauvais. Je pense que les meilleures cartes font partie d'un processus collectif, qu'elles rassemblent les gens qui, dans de nouvelles rencontres, peuvent produire de nouvelles façons de voir et d'habiter le monde.

Denis Wood : Les cartes sont bonnes pour identifier qui possède quoi, pour dire aux gens où ils sont censés être, pour établir la loi. Mais comme l'a dit Proudhon, la propriété c'est le vol ; les gens devraient être là où ils veulent être. Et, comme l'a également dit Proudhon, les lois « sont des toiles d'araignée pour les riches et les puissants, des chaînes d'acier pour les pauvres et les faibles, des filets de pêche entre les mains du gouvernement »¹⁴, ce qui pourrait également être une bonne définition de la plupart des cartes. Les cartes sont donc bonnes à faire de mauvaises choses !

André Mesquita : J'aime penser aux nombreuses connexions représentées sur les cartes comme à des flux d'énergie, comme sur les grands organigrammes produits par Bureau d'Études¹⁵. On peut les regarder comme s'il s'agissait d'une visualisation des actrices et acteurs d'une entreprise ; cependant, l'esthétique administrative utilisée par Bureau d'Études pour se réapproprier un modèle standardisé, voire militaire, d'organisation visuelle est ce

14. Pierre-Joseph Proudhon, *Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*, Paris, Garnier, 1851, p. 149.

15. Voir la carte p. 36-37.

qui peut changer une «mauvaise» carte en une image très puissante et intéressante. Je pense que c'est un exemple de la façon qu'ont les contre-cartographies de produire de nouvelles subjectivités et de nouveaux désirs de recherche et de découverte. En même temps, elles créent des connaissances stratégiques qui alimentent les actions de nombreux mouvements.

Tim Stallmann : Cette question – À quoi les cartes sont-elles bonnes ? – soulève la question plus vaste de savoir ce qu'est une carte ! Dans le sens le plus large du terme, les cartes sont des constructions visuelles (ou auditives) avec un lien avec l'espace ou le lieu. Je pense que les cartes sont surtout non linéaires. Elles ont le don d'initier des questions et des conversations : elles sont bonnes pour suggérer de nouvelles idées et de nouveaux liens ; elles sont aussi puissantes quand elles incorporent des éléments de l'art visuel (ou sonore ou de mouvement) et dépassent ainsi le rationnel, suscitent des réactions émotionnelles et spirituelles, et qu'à l'instar de l'écriture poétique, elles ouvrent de nouvelles possibilités.

kollektiv orangotango+ : Les cartes sont des outils puissants qui peuvent être utilisés à différentes fins. Les contre-cartographies dessinent quant à elles l'image d'un monde de possibilités et de réalités non dominantes. Quel type d'inspiration tirez-vous des cartes critiques ?

Iconoclastas : Toute l'inspiration disponible pour continuer à penser qu'il est possible de changer l'état figé des choses au niveau mental, matériel, social et politique, etc. Les cartographies critiques produisent des panoramas complexes de sujets et de territoires déterminés, elles permettent d'avoir une vue zénithale remarquable et de voyager

de manière réfléchie dans un espace et un temps déterminés. Au cours de ce vol, tout est possible : un moment d'inattention ou le commentaire d'une autre personne peuvent faire resurgir un souvenir ou déclencher une expérience surprenante. Une image forte peut créer des réactions similaires. De même, les dissensions ou désaccords temporaires créent des tensions qui peuvent évoluer lorsque le terrain de jeu est défini par un «horizon tactique» d'objectifs communs.

Denis Wood : Les cartes critiques me donnent le sentiment que tout n'est pas encore fini, qu'il y a encore une raison de continuer à respirer !

Francis Harvey : Et qu'il est possible d'être critique avec et sur les cartes dans une mer proverbiale de médiocrité. La clarté et la puissance cartographiques restent une source d'inspiration.

Lize Mogel : Les cartes critiques racontent des histoires très différentes et ont des effets politiques tout à fait distincts de ceux des cartes conventionnelles et institutionnelles. Au moment où Alexis Bhagat et moi-même avons commencé à travailler sur *An Atlas of Radical Cartography*, au milieu des années 2000, j'ai été inspirée par les cartes de contre-cartographes comme Bureau d'Études, Philippe Rekacewicz et hackitectura¹⁶. Certains cartographiaient les flux mondiaux tout en créant des contre-cartes plus locales, tel le Spatial Information Design Lab avec sa carte des «blocs à un million de dollars» ou la carte «payante» de l'Institute for Infinitely Small Things de Cambridge, MA. Je m'intéresse aux enjeux politiques de ce type

16. Voir pour Bureau d'Études p.36-37 et Philippe Rekacewicz p.83 ; pour hackitectura : <https://hackitectura.net/en/>

de cartographies, inhérents ou visibles, et à la manière dont elles servent la justice spatiale.

Felipe Martín Novoa : Plus qu'une inspiration, c'était une sorte de diarrhée, car initialement notre travail cartographique répondait à la militarisation des bases militaires américaines en Colombie. La démarche s'est développée en même temps que celle de plusieurs collectifs d'art de rue, associée à des interventions et des transmissions dans l'espace public. De ce processus est née la nécessité de faire la lumière sur ce qui se passait à ce moment-là. Après avoir compilé toutes les informations, un ami a suggéré de créer une carte plus simple à comprendre et attrayante sur le plan du design.

André Mesquita : Je me considère comme un cartographe punk! Je pense que les premières cartes critiques que j'ai trouvées dans ma vie et qui m'ont inspiré étaient dans les paroles de certains groupes punk, comme «Map Ref. 41°N 93°W»¹⁷ de Wire ou encore «End on End»¹⁸, une chanson de Rites of Spring qui ne traite pas directement de cartographie, mais dont j'ai toujours imaginé qu'elle pouvait parler de quelqu'un dans une pièce qui choisit des données et des informations, puis qui s'obstine à faire des diagrammes des pouvoirs occultes afin de comprendre les cycles de la marche du monde

17. «An unseen ruler defines with geometry; An unrulable expanse of geography; An aerial photographer over-exposed; To the cartologist's 2D images knows; The areas where the water flowed; So petrified, the landscape grows; Straining eyes try to understand; The works, incessantly in hand; The carving and the paring of the land; The quarter square, the graph divides; Beneath the rule, a country hides; Interrupting my train of thought; Lines of longitude and latitude; Define and refine my altitude [...].»

18. «I've had days of end on end, Where nothing changed 'cause nothing ever began, Restless movement in an empty room, Gathering shadows of a darkened blue; And oh, it feels so strange, Oh, it feels so strange when it comes again; Cycles of end on end, Edges begin to blend, Time following time, A pattern becomes defined [...].»

– comme Mark Lombardi¹⁹. Les chansons me font penser aux cartes! Par exemple, le disque Yanqui U.X.O. (2002) de Godspeed You! Black Emperor : au dos de la pochette, on trouve un diagramme avec les noms des maisons de disques et des conglomérats mondiaux du divertissement, des sociétés directement ou indirectement liées au complexe industrialo-militaire. Même si les graphiques étaient assez limités, ces informations m'ont époustoufflé!

kollektiv orangotango+ : En dehors de votre rapprochement personnel entre le punk et la cartographie, existe-t-il un autre lien entre ces cultures apparemment éloignées?

André Mesquita : l'une des plus grandes qualités des cartes critiques est qu'elles sont de merveilleux outils de bricolage. J'ai été très inspiré par mon travail avec Chris Jones et le 56^a, un centre d'information autonome dans le quartier d'Elephant & Castle à Londres qui existe depuis 1991²⁰. Chris possède des archives de cartes critiques créées par le 56^a et il a organisé un festival en 2005 intitulé «You Are Here But Why?». Ce festival comprenait une exposition de cartes alternatives produites par des collectifs et issues d'ateliers. Chris et ses collègues produisaient non seulement des cartes sur les processus de gentrification et de spéculation immobilière d'Elephant & Castle, mais créaient aussi des diagrammes, des frises chronologiques et divers graphiques sur des événements inhabituels très intéressants, comme les événements punk rock et reggae ou l'histoire de l'autonomie des travailleurs en Italie. Il y avait d'innombrables thèmes à étudier sur ces cartes. Les cartes critiques sont justement inspirantes parce qu'elles s'ouvrent à la vie, à l'organisation

19. Voir l'œuvre p.28.

20. <http://56a.org.uk/>

d'idées, à la narration d'histoires et à la suggestion de futurs alternatifs. Ce qui me plaît, compte tenu de mon intérêt pour la musique et les espaces autonomes, c'est qu'elles vont à l'encontre de l'ordre établi, et c'est bien l'esprit de ce que nous faisons et l'esprit de ce non-atlas.

Tim Stallmann: Les cartes critiques, plus que tout, me rappellent que d'autres personnes dans le monde font ce genre de travail. Pour moi, chaque carte est une conversation potentielle : comment avez-vous conçu ce dessin ? Comment avez-vous collecté ces données ? Quels ont été les effets (et les affects) voulus et non voulus ? Et puis, peut-être : devrions-nous construire quelque chose ensemble ?

kollektiv orangotango+ : Ce sont exactement ces questions qui nous ont inspiré le projet du non-atlas. C'est dans cet esprit que nous avons plongé dans le monde de la contre-cartographie. Nous nous sommes d'abord demandé ce que cela signifiait de (ne pas) publier un atlas, et nous avons réfléchi aux contre-atlas existants. Au cours de notre voyage, nous sommes passés de l'atlas critique à l'anti-Atlas, puis à l'atlas d'en bas, pour finalement nous mettre d'accord sur *This Is Not an Atlas*. L'«atlas» a donc été un sujet central dans nos discussions au cours du processus d'édition. Nous avons fini par nous demander : si ceci n'est pas un atlas, qu'est-ce qu'un atlas ? Maintenant, nous aimerions savoir : à quoi pensez-vous lorsque vous entendez le mot «atlas» ?

Iconoclastas : Je pense à quelque chose d'énorme, de mondial et d'étendu, une vue panoramique générale des choses, une image complexe sur un thème particulier, un geste d'arrogance nécessaire pour créer une histoire, et donc quelque chose qui provoque la peur mais aussi la curiosité. Et c'est aussi une expression à

la mode, éculée et, dans de nombreux cas, vide de sens.

Tim Stallmann : Je suis toujours excité quand j'entends le mot atlas. Il me fait penser qu'une personne ou un groupe de personnes a pris le temps de créer ou d'organiser un ensemble de cartes qui explorent un thème à travers diverses dimensions – je m'attends à voir un large éventail de cartes dans un atlas. Mais j'attends aussi une sorte de flux narratif dans lequel je puisse mordre à pleines dents et me lover.

Denis Wood : Ce qui me vient à l'esprit quand j'entends le mot «atlas», c'est Atlas, le roi africain, un astrologue réputé que Mercator a placé en frontispice de sa collection de cartes, mais qui n'était qu'une partie d'une gigantesque méditation cosmogonique qu'il a appelée... Atlas. Il n'avait pas conçu cet *Atlas* comme une simple collection de cartes, mais il se trouve que les cartes étaient la seule partie qu'il a réussi à publier de son vivant. Malgré cela, le terme d'«atlas» est devenu un terme désignant bien plus qu'une collection de cartes : cela pouvait être une collection de n'importe quoi – des vaisseaux sanguins ou des poissons, par exemple – arrangée de manière systémique. Ou, comme dans l'atlas de Gerhard Richter, une collection de photographies, de coupures de journaux et de croquis à peine organisée.

Francis Harvey : Je voudrais citer l'atlas de Michel Serres, une œuvre importante de ce dernier, qui fait sienne la signification culturelle de l'atlas dans les sciences et la société post-Lumières. La discussion de Bruno Latour sur les globes dans *Face à Gaïa* offre quelques idées importantes en ce sens. Le globe semble transcender nos expériences, mais, comme l'atlas, il n'est jamais transcendant, il n'est qu'un modèle lié à nos connaissances matérielles et

au contexte social. Son autorité découle de son pouvoir politique fondé sur le mythe de l'atlas tel qu'il est interprété par les cartographes depuis des centaines d'années. Le potentiel de ce pouvoir provient de sa pertinence et de sa fonction.

Lize Mogel : Un atlas est un tome lourd, une autorité, une référence, une utilité : il définit le territoire, parle le langage des institutions, amasse la poussière. Un contre-atlas est créé à partir du moment politique, il est fait et refait, il est enraciné dans le local, il contient et transmet des connaissances à partir de la base.

André Mesquita : Pour moi, un atlas est un processus ouvert qui marie différentes façons de voir, d'interpréter et d'intervenir dans le monde. Dans son livre *L'Invention du quotidien* (1980), Michel de Certeau nous rappelle que l'ancien nom de l'atlas était « théâtre », et qu'une carte rassemble en un même schéma « des lieux hétérogènes, les lieux reçus par une tradition (des lieux supposant un itinéraire), les lieux produits par une observation (des lieux conditionnant un itinéraire) »²¹. J'aime à penser que la « scène » qui résulte de ce théâtre est une carte qui remet en question une tradition cartographique ainsi que notre vision positiviste des territoires. Et qu'elle devient un outil critique qui nous aide à connaître, à nous souvenir, à problématiser et surtout à agir dans le monde. De la même façon, un atlas peut être une « machine à penser et à agir » que l'on met en marche en l'utilisant.

kollektiv orangotango+ : Alors, qu'envisagez-vous avec ce non-atlas ? Et qu'est-ce que cela vous fait de faire partie du livre ?

Denis Wood : C'est génial. Je suis heureux de participer à tout effort visant à contester, à remettre en question, à mettre en doute ou à déconcerter les orthodoxies fatiguées de la cartographie traditionnelle.

Francis Harvey : Très bien. C'est un projet contemporain important et une contribution à un certain nombre de domaines. J'espère qu'il aura une exposition.

Tim Stallmann : Je suis excité mais aussi curieux de voir le produit fini – le non-atlas sera-t-il plus que la somme de ses parties ?

Iconoclasistas : C'est formidable de partager des espaces avec d'autres collectifs et nous avons vraiment hâte d'apprendre des expériences des autres. Nous pensons qu'il y a de nombreuses coïncidences dans le monde et cela nous donne un territoire commun dont nous devons débattre collectivement : Pourquoi tant de gens font-ils des cartes ? Quelle est leur utilité ? Pourquoi avons-nous besoin d'approcher, d'expliquer nos territoires d'un point de vue cartographique ? Est-ce que cela est lié d'une manière ou d'une autre à un processus plus large de perte générale de sens, de certitudes imposées ou de recherche de compréhensibilité ?

Felipe Martín Novoa : Concevoir un atlas mondial comme une collection de cartographies critiques ou anti-système est une affaire sérieuse et intéressante. Réaliser des analyses dans une perspective contre-hégémonique, tout en discutant de la construction cartographique, instaure un débat sur les territoires, les pratiques, les pensées et le langage cartographique. Cela nous amène à questionner notre utilisation des cartes. Comment faire en sorte que tous ces projets et groupes participants

s'engagent dans un dialogue qui enrichit notre travail ?

kollektiv orangotango+ : C'est exactement le but ! Donc, au-delà de vos sentiments positifs : quelles sont vos attentes vis-à-vis de ce livre ?

André Mesquita : Je pense qu'un anti/non-atlas ne se contente pas de nier ou de rejeter les cartes officielles. Il crée de nouvelles conventions et définitions et produit surtout des contre-mémoires, des contre-récits et des exercices de contre-cartographie. Le rejet d'une vision traditionnelle et normative du monde à travers les contre-cartographies doit être accompagné d'une position politique visant à transformer le territoire dans lequel nous vivons, même si ce changement, comme nous le savons, est lent, difficile et parfois incertain. Un anti-atlas doit nous diriger vers les mouvements autonomes de résistance et d'action collective ; il doit être ouvert et réceptif aux luttes sociales et aux personnes qui sont dans les rues, qui luttent contre la violence et l'inégalité de ce système capitaliste/patriarcal/raciste. Produire un anti-atlas signifie créer une dissidence et des moyens d'agir avec ces mouvements ; c'est une façon de déstabiliser ce qui est supposé être « la seule » et « officielle » vérité sur notre histoire.

Felipe Martín Novoa : Au-delà de la réflexion sur les cartes en tant que récits alternatifs, contre-hégémoniques ou anticapitalistes, nous devons penser aux processus qui sous-tendent la création de chacune de nos propres œuvres et à la richesse que représente chacune des conceptions reflétées dans nos cartographies. Nous devons réfléchir à l'aspect artistique de ces cartes tout en comprenant l'analyse critique et collective de l'art qu'elles impliquent.

kollektiv orangotango+ : Pour nous, éditrices, éditeurs et activistes, la plus grande récompense serait de savoir que cette collection de contre-cartographies mène à de nouvelles cartes et à une coopération solidaire. Qu'elle inspire d'autres cartographes et soutienne les mouvements populaires qui luttent pour une société mondiale plus libre, égalitaire et écologique. C'est un grand plaisir d'être en contact avec plus de cent contre-cartographes, de connaître les différentes luttes à travers le monde, de se rappeler que toutes ces personnes se battent jour après jour pour créer un autre monde. Mais après avoir passé en revue tant de projets de différents endroits, cela ressemble un peu à un panorama de cartes de luttes mondialisées. Nous nous demandons donc s'il y a encore de la place pour une culture locale de la cartographie ? Quels types de différences et de spécificités locales observez-vous dans les contre-cartographies ? S'agit-il déjà d'une culture globale homogénéisée ?

Tim Stallmann : D'après mon expérience, les contre-cartographies sont encore un savoir « mineur », qui se transmet de bouche à oreille et par des rencontres personnelles plutôt que selon un canon formalisé. Il semble y avoir de multiples cultures mondialisées de la contre-cartographie, chacune étant située dans des lieux différents. Depuis ma propre position à Durham, en Caroline du Nord, un réseau de contre-cartographies liées aux humanités numériques critiques, à l'histoire orale et aux mouvements de lutte contre la gentrification et les expulsions me semble le plus « proche » de ma culture. Mais je constate qu'il y a beaucoup d'autres contre-cartographies issues de mouvements autochtones au Mexique, au Canada et dans l'ouest des États-Unis, une formation sud-américaine avec les iconoclastas, etc. Les différences que j'ai observées découlent

de problèmes et de contextes différents ; il ne s'agit pas nécessairement de différences stylistiques à priori.

Iconoclastas : Les cartes avec leur langage graphique sont très communicatives et universellement comprises car «une image vaut plus que mille mots». Mais nous ne devons pas oublier que l'Occident a un pouvoir hégémonique qui rend invisibles d'autres façons de comprendre les espaces et les territoires faisant partie des cultures ancestrales ou des peuples autochtones du monde entier. Le grand défi sera d'apprendre à connaître d'autres formes d'approche et de représentation de l'espace territorial : des cartes aux échelles imaginaires, des références inexistantes ou une iconographie qui tente de représenter l'«irreprésentable». Une carte doit nous permettre d'aller au-delà du visible et nous aider à franchir les portes de la perception.

André Mesquita : Comme je le dis toujours, les contre-cartographies doivent aller au-delà des représentations. C'est un processus d'apprentissage vivant et je pense que leur existence est liée aux expériences des mouvements du Sud et aux pratiques décoloniales. Les expériences des zapatistes et le soulèvement du Chiapas au cours de la décennie 1990 ont radicalement transformé la configuration de la carte sociale, politique et économique du monde. Sans aucun doute, ces actes ont totalement transformé nos points de vue locaux et transnationaux et il faut tenir compte de leur impact lorsque nous pensons aux cartographies. «Preguntando caminamos», comme disent les zapatistes, est quelque chose qui nous aide à comprendre l'idée d'une carte en tant qu'action.

Lize Mogel : Dans *An Atlas of Radical Cartography*, Jai Sen parle d'un projet de la fin des années 1980 dans lequel le groupe Unnayan (un collectif radical d'urbanistes et d'architectes) a cartographié des quartiers informels en marge de Kolkata (anciennement Calcutta). Il a utilisé ces cartes pour convaincre les responsables de l'urbanisme de fournir des services aux habitant·es. Il écrit :

«Après tout, les cartes que nous avons préparées à Unnayan recouraient au même vocabulaire cartographique que les détenteurs du pouvoir. Les techniques de représentation que nous avons utilisées étaient toutes tirées de nos compétences de professionnel·les formé·es dans les cadres formels de la planification et de l'architecture. Nous avons rarement discuté ou développé les cartes avec les personnes dont nous documentons la vie et les luttes. Il n'y a rien de mal (et tout de bon) à utiliser de telles compétences à des fins contraires. Cela soulève néanmoins des questions : à quoi auraient ressemblé les cartes si nous les avons développées avec les habitant·es mêmes ? Ces gens disposaient-ils d'un vocabulaire propre pour cartographier le monde qui les entourait, comme le font de nombreuses cultures populaires ? Et ces cartes, contrairement aux nôtres, auraient-elles perduré, y compris par la mémoire et la culture orale ?»²²

Dans la plupart des projets de contre-cartographie que j'ai vus (ou créés), on recourt à des techniques de cartographie admises pour parler de la réalité. Le choix d'utiliser ce langage exclut-il d'autres types de représentation plus locale ? Ces autres formes de représentation locale peuvent-elles avoir le même pouvoir que

22. Jai Sen, «Other Worlds, Other Maps. Mapping the Unintended City» dans *An Atlas of Radical Cartography*, p. 13-27, ici p. 13.

la carte ? La culture de la carte et des données est importante, mais que perdons-nous en donnant la priorité à la carte ?

kollektiv orangotango+ : ...et cela nous ramène à la discussion : en quoi le non-atlas est-il ou n'est-il pas un atlas ? Nous disons que ce n'est pas un atlas car il ne prétend pas à l'intégralité ou à l'exhaustivité. Il doit plutôt être compris comme une rencontre possible et préliminaire d'expériences cartographiques. Il ne s'agit pas d'un projet fini, mais d'un projet à poursuivre. En ce sens, la version en ligne (notanatlas.org) est dynamique, ouverte à de nouvelles cartes, de nouveaux processus et de nouvelles représentations. Ce livre ne doit pas être considéré comme la référence standard représentant l'état de l'art de la contre-cartographie. Il doit même être contesté dans sa forme et son contenu. Nous devons donc nous demander : de quoi ces supposées contre-cartographies ont-elles besoin pour véritablement dépasser les représentations, les langages et les esthétiques qui dominent ?

Iconoclastas : C'est quelque chose que nous devons proposer comme un défi constant, comme une question permanente dans chaque processus que nous développons ! Par exemple, comment pouvons-nous incorporer les cartes des communautés qui n'ont pas accès à Internet ? Ou les cartes qui ne sont transmises qu'à l'oral ? Ou celles qui représentent leurs territoires par des danses, des chants ou de la nourriture ? Ce serait merveilleux de penser aux cartes comme à des organismes vivants, car nous savons qu'en créant une carte, nous prenons une « photo du moment », mais qu'en même temps, les territoires représentés sont en constante évolution et transformation. Alors, comment pouvons-nous représenter cette ouverture que les cartes devraient avoir ? Comment pouvons-

nous montrer qu'elles sont continuellement construites de manière subjective ?

Felipe Martín Novoa : Il serait bon de repenser la construction de ces nouvelles territorialités dans une perspective de diversité des identités. Ainsi, la construction et le retour à des luttes invisibilisées ou oubliées signifient que la cartographie critique serait bien plus qu'un simple outil. L'objectif serait de transcender l'espace des cartes en tant que tel, en mettant en évidence la capacité de transformation de communautés dialoguant à partir d'autres espaces et visions : faire des cartes qui parlent avec des cartes. Il s'agit d'une certaine façon de comprendre nos réalités et nos propositions.

Lize Mogel : La contre-cartographie peut être une sorte de « sous-veillance ». Même si la cartographie d'en bas donne à nos communautés le pouvoir de se rendre visibles, ces représentations et ensembles de données sont alors également disponibles pour les intérêts du capital.

Tim Stallmann : Je tombe souvent dans le piège de décrire la contre-cartographie en l'inscrivant dans une histoire chronologique des cartes : les cartes étaient autrefois les outils de l'Empire et de l'État, puis les cartographes critiques ont développé de nouvelles façons de lire les cartes ; aujourd'hui, les contre-cartographes tentent d'utiliser ces mêmes outils au service des mouvements pour la justice. Mais plus j'étudie l'histoire, plus je me rends compte que les mouvements critiques et les contre-mouvements ont été une présence constante, une présence que le pouvoir étatique tente continuellement d'effacer. Les contre-cartographies (y compris *This Is Not an Atlas*) font l'impasse sur nos prédécesseurs historiques et je veux me mettre au défi, ainsi que d'autres personnes, au cours de

la prochaine décennie, de continuer à déterrer et à partager des exemples de contre-cartographies du passé!

Francis Harvey: Je mets cette question en relation avec le célèbre tableau de Magritte *La Trahison des Images* (dont la légende dit «Ceci, n'est pas une pipe») et le paradoxe de la réalité propre à l'essentialisme implicite qui lubrifie le discours capitaliste. L'angle mort le plus négligé est peut-être la façon dont les distorsions et les préjugés des cartes et atlas se cachent dans l'ombre, mais sont en réalité bien visibles. Le sentiment de «laisser les images atroces nous hanter»²³, comme disait Susan Sontag, est de plus en plus présent dans les sociétés que je connais. Trop souvent, trop facilement et trop béatement, nous semblons glisser sur les ratures et les complexités des cartes et des atlas.

André Mesquita: Cet atlas nous permettra-t-il de dépasser les discussions sur les représentations et le pouvoir des cartes et de transformer nos vies? Nous parlons ici de changement social! Au Brésil, ainsi que dans la plupart des régions d'Amérique latine, nous vivons un moment social et politique terrible. J'espère que les cartes et les histoires de cet anti-atlas nous aideront à mettre en lumière les luttes actuelles et à les optimiser.

kollektiv orangotango+: Dans les discussions et les cartographies avec les groupes militants et radicaux d'Amérique latine et d'Europe du Sud, nous ressentons très fortement le besoin de créer des récits partagés au-delà des différences. En fait, nous traitons de nombreux problèmes communs et nous devrions commencer à les

aborder comme tels, en nous considérant comme étant engagé·es dans les mêmes luttes. Nous voyons de nombreux parallèles entre votre travail et le nôtre, ainsi qu'entre les différentes contre-cartographies rassemblées dans le non-atlas. Nous sommes donc déjà, d'une certaine manière, engagés dans une lutte commune. Tout comme André, nous espérons que la discussion que nous menons ici renforcera les luttes actuelles et suscitera de nouvelles vocations de contre-cartographes, peut-être justement en insistant sur les points communs de toutes ces cartographies. Nous vous remercions toutes d'avoir participé à cette discussion et espérons trouver des moyens de poursuivre ce dialogue.

Severin Halder, Paul Schweizer, Boris Michel et Laurenz Virchow se sont exprimés pour kollektiv orangotango+.

Traduction initiale vers l'anglais par
Carla Guerrón-Montero et Nicole Jullian.

23. Susan Sontag, *Regarding the Pain of Others*, New York, Farrar, Straus et Giroux, 2003.

Biographies

André Mesquita
Voir p. 29

Depuis un demi-siècle, Denis Wood pense aux cartes, écrit sur les cartes et organise des événements cartographiques. Ses livres sont régulièrement réédités. Il dit ne pas aimer les cartes qu'il a lui-même réalisées.

L'anthropologue Felipe Martín Novoa enquête sur les stratégies de privatisation des territoires autochtones du sud-ouest de la Colombie. Il a participé à la création de l'école de communication autochtone de Putumayo.

Géographe, spécialiste de la visualisation cartographique, Francis Harvey enseigne à l'université de Leipzig.

Iconoclastas – Julia Risler, Pablo Ares
Voir p. 49.

La géographe féministe Liz Mason-Deeze est une spécialiste de l'Amérique du Sud.

Tim Stallmann est un cartographe, géographe et développeur web indépendant.

L'artiste interdisciplinaire Lize Mogel crée des cartographies qui relient l'histoire réelle et l'imaginaire collectif de lieux spécifiques à des récits plus larges sur les économies mondiales.

Avec Alexis Bhagat, elle a publié *An Atlas of Radical Cartography* (2008).

Le géographe et activiste Severin Halder a étudié les formes de résistance quotidienne à Rio de Janeiro, Bogotá et Maputo. Il a cofondé *kollektiv orangotango* et l'*Allmende-Kontor* (jardins partagés) à Berlin. Il travaille comme collaborateur scientifique au StadtLabor de Munster et vit à Chiloe.

Paul Schweizer est géographe et éducateur populaire. Au sein du collectif *orangotango*, il co-dirige des processus artistiques collectifs dans l'espace public. Il a coédité *This Is Not an Atlas* et gère la plateforme *notanatl.org*. Ses recherches portent sur les méthodes décoloniales de cartographie collective.

Boris Michel enseigne la géographie à l'université d'Erlangen-Nuremberg. Sa recherche porte sur l'histoire de la géographie, l'urbanisme et la cartographie. Il s'occupe de la revue en ligne *sub|urban*.

Laurenz Virchow trouve son inspiration dans la pédagogie alternative, la recherche-action et la géographie radicale. Il apprend par la pratique en cartographiant collectivement des lieux, y habitant et partageant son enthousiasme.

Références

Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien* [1980], Paris, Gallimard, 1990.

Jeremy Crampton et John Krygier, «An Introduction to Critical Cartography» dans *ACME. An International Journal for Critical Geographies*, 4/1, 2005, p. 11-33.

Yves Lacoste, *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976.

Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Lize Mogel et Alexis Bhagat, *An Atlas of Radical Cartography*, Los Angeles JOAAP, 2007.

Michel Serres, *Atlas*, Paris, Julliard, 1994.